

Spiritualité cistercienne

(suite)

Comme l'a écrit un bon connaisseur de l'histoire de la spiritualité, le P. Bouyer (*Spiritualité de Cîteaux*, p. 234): «C'est un trait commun à toute la spiritualité de Cîteaux que la fraîcheur de son retour aux sources.» Ces sources, ce sont la Parole de Dieu, comme nous l'avons vu, et la Règle de saint Benoît, rédigée dans les années 530-560, dont vivent aujourd'hui encore les moines et moniales bénédictin(ne)s et cistercien(ne)s.

Spiritualité qui prend appui sur la Règle de saint Benoît

La chance de la spiritualité cistercienne, pourrait-on dire, c'est qu'elle s'appuie sur une règle de vie qui a formé des quantités de frères et sœurs depuis six siècles, puisque saint Benoît vécut au VI^e siècle et que les auteurs dont nous parlons sont du XII^e. Certes, toute règle de vie est faite pour engendrer une certaine forme de vie spirituelle, où les divers accents de la vie chrétienne sont diversement mis en avant. Mais il est assez rare, dans l'histoire de la spiritualité, qu'un tel texte ait eu autant d'influence sur les siècles suivants. La raison en est sans doute que saint Benoît, qui s'inscrit lui-même dans une tradition monastique déjà riche de trois siècles,

a livré en elle le fruit de son expérience ; il n'a pas fait un travail de théoricien, mais sa Règle porte la marque de sa connaissance des hommes et de la vie concrète d'une communauté. Voilà pourquoi cette Règle est un modèle de réalisme, d'équilibre et d'humanisme, dans une perspective de foi et d'ouverture à la transcendance. C'est sur ce tronc fertile que vient se greffer la spiritualité cistercienne : elle ne fera que développer les intuitions de la règle bénédictine en les enrichissant en quelque sorte par des éléments propres à l'époque où elle est née : le XII^e siècle.

Il y aurait beaucoup à dire sur la règle bénédictine, cet ensemble de 73 chapitres qui donne des directives de conduite, tant spirituelles que matérielles, pour vivre la recherche de Dieu dans une communauté ; et il faudrait aussi analyser les nombreux textes où les auteurs cisterciens du XII^e siècle ont fait une allusion directe ou indirecte à tel ou tel aspect de la Règle. Car celle-ci apparaît souvent en filigrane dans leurs écrits.

Dans un sermon pour l'Assomption, par exemple, Aelred de Rievaulx commente un verset du livre des Proverbes (31, 23) relatif à la femme parfaite : « Son époux est remarqué aux portes, lorsqu'il siège avec les anciens du pays. » Il voit en ceux-ci les abbés des monastères, à qui il donne des directives clairement inspirées par l'enseignement de saint Benoît (spécialement les chapitres 2, 36 et 65 de sa Règle) :

On appelle « anciens » des vieillards pleins de jugement dont la fonction est de conduire le peuple, de ramener les égarés, de relever les faibles, de traiter des affaires publiques et de veiller autant aux intérêts d'autrui qu'aux leurs propres.

Par « anciens », entendons également les abbés qui sont vus comme chargés de conduire le peuple de Dieu. Voilà pourquoi, s'ils veulent siéger avec les anciens du pays (Pr 31, 23), qu'ils

soient attentifs à conduire ceux qui leur sont soumis, à ramener les égarés, à relever ceux qui sont écrasés, à être le guide des justes. S'il arrive que quelqu'un demande d'aller rendre visite à ses parents, de saluer sa parenté, de parcourir les bourgs et les villages, de participer aux foires et aux noces, de s'adonner aux ripailles et aux beuveries, et de se livrer à des occupations du même genre, et que l'abbé le lui ait permis, celui-ci sera certainement tenu d'en rendre doublement compte : d'une part, en raison du bien qui a été omis dans le monastère, alors qu'il devait y être accompli ; d'autre part, en raison du mal qui a été commis au-dehors, alors qu'il ne devait pas être permis. Qu'il fasse donc soigneusement le compte, pour le temps où le frère a été hors du monastère, des messes non célébrées, des psaumes remis à plus tard et de tout ce qui a été omis durant ce temps : lectures saintes, oraisons particulières, actes de repentir intérieur, pratique du silence – qui est culte de la justice –, bienfait de la psalmodie et tout ce qui est propre à l'Ordre, et qu'il tienne pour certain qu'au redoutable jugement de Dieu, un examen attentif aura lieu à propos de tout cela. De même, qu'il examine les conversations futiles du frère absent, ses excès de boisson, ses vagabondages de tous genres, ses regards obliques, ses affections illégitimes, ses éclats de rire immodérés, et les autres écarts sans nombre qui ont pu survenir, et qu'il comprenne que tout manquement commis par ses disciples le concerne.

Aelred de Rievaulx, *Sermon* 74, 12-13

Nos Pères aimaient la Règle parce qu'ils aimaient le Christ. Par elle, ils entraient dans le mystère de la passion, de la mort et de la résurrection du Christ, et ils les vivaient en union avec Lui. Car ils voyaient dans les préceptes de la Règle une actualisation de l'évangile. Pour eux comme pour les cisterciens d'aujourd'hui, vivre

la vie monastique selon la Règle de saint Benoît, c'est être immergé dans le mystère du Christ.

Au chapitre 58 de sa Règle, saint Benoît demande au responsable de formation d'observer le novice pour voir si vraiment il cherche Dieu. Dans un sermon sur divers sujets (37, 9), saint Bernard fait écho à cela :

Mes frères, puisque, très réellement et très certainement, vous êtes *la race de ceux qui cherchent le Seigneur, de ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob* (Ps 23, 6), que pourrais-je vous dire d'autre, sinon ce que le même Prophète dit : *Qu'il se réjouisse, le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur, cherchez le Seigneur et soyez forts, cherchez toujours sa face* (Ps 104, 3), et ce qu'un autre Prophète dit : *Si vous cherchez, cherchez* (Is 21, 21) ? Qu'est-ce que cela veut dire « Si vous cherchez, cherchez » ? *Cherchez-Le dans la simplicité de votre cœur* (Sg 1, 1), rien d'autre comme Lui, rien d'autre que Lui, rien d'autre après Lui, « Cherchez-Le dans la simplicité ». Celui qui est simple par nature requiert la simplicité du cœur. Et encore : *C'est avec les simples qu'il converse* (Prov 3, 32). *L'homme qui a une âme double est inconstant dans toutes ses voies* (Jc 1, 8). Celui que vous cherchez ne peut être trouvé par ceux qui ne croient que pour un temps et s'éloignent au temps de la tentation (cf. Lc 8, 13). Il est l'éternité qui, si elle n'est pas cherchée avec persévérance, n'est pas trouvée.

Saint Bernard, *Sermons divers*, 37, 9

Et il faut lire la célèbre lettre 142 qui peut être considérée comme le résumé de toute la discipline cistercienne. Cette lettre a été écrite aux moines de l'abbaye d'Aulps (ou des Alpes) au diocèse de Genève. Leur abbé, Guérin, fut élevé à la charge épiscopale du diocèse de Sion, et Bernard les console de la perte de leur père spirituel. Il commence ainsi :

Dieu a permis que votre excellent Père soit élevé plus haut ; faisons dès lors ce que dit le Prophète : Le soleil a été élevé et la lune est restée à sa place, (Hab 3, 11 LXX). Le soleil, c'est ce père dont la communauté d'Aulps recevait tout son éclat, comme la lune reçoit le sien du soleil. Il a été élevé ; quant à nous, demeurons à notre place, nous tous qui avons choisi d'être soumis dans la maison de notre Dieu plutôt que d'habiter dans les tentes des pécheurs (Ps 83, 11) ;

notre place (*ordo noster*), c'est la soumission, l'humilité, la pauvreté volontaire, l'obéissance, la paix, la joie dans l'Esprit Saint (Rm 14, 17) ;

notre place, c'est d'être soumis à un maître, à un abbé, à une règle, à une discipline ;

notre place, c'est de nous entraîner au silence, de nous exercer aux jeûnes, aux veilles, à la prière, au travail des mains, et, par-dessus tout, de suivre la voie, plus excellente encore, qui est la charité (1 Co 13, 1) ;

de plus, en tout cela, de progresser jour après jour, et d'y persévérer jusqu'au dernier jour.

Saint Bernard, *Lettre 142*

Quand on dit que la spiritualité cistercienne prend appui sur la Règle de saint Benoît, cela signifie donc qu'elle est bien incarnée dans un ensemble de préceptes et de pratiques, de valeurs et de manières de faire qui contribuent à façonner ceux qui les vivent. La spiritualité présentée dans la Règle est une spiritualité de kénose, d'humilité, de renoncement à soi-même, en vue de purifier et de rectifier en nous la capacité d'aimer.

Nous possédons plusieurs sermons de nos auteurs pour la fête de saint Benoît. Gueric d'Igny, par exemple, parle du Père des moines d'Occident comme de celui qui était *aimé de Dieu et des hommes* (Si 45, 1). Dans le livre de Ben Sirac, le verset s'applique à Moïse, figure

emblématique de Benoît conduisant les moines vers la Terre promise qu'est la vie dans le Royaume de Dieu. De même que Moïse conduisit le peuple hébreu de l'Égypte vers la Terre de Canaan, ainsi Benoît conduit ses frères de l'esclavage du péché vers la liberté de la vie en Christ :

Il était *aimé de Dieu et des hommes*... En quelques mots, cette formule dépeint cet homme bon et bienheureux que fut précisément Benoît, l'aimé du Seigneur. Oui, en quelques mots, cette formule résume le sommet de la perfection, la plénitude de la grâce et de la vertu, et ce qui constitue à la fois la béatitude de la vie définitive et le réconfort de la vie présente. Que peut-il en effet manquer à la félicité éternelle pour qui est aimé (*dilectus*) de Dieu ? Et que peut-il manquer au réconfort de la vie présente pour qui est aimé des hommes ? [...]

Avant tout donc, il faut chercher l'amitié de Dieu, qui est première et qui est la fin de tous les biens : grâce à elle, nous serons aimés aussi des hommes ; instruits par elle, nous deviendrons capables d'user (*uti*) comme il faut de l'amitié des hommes.

Donnons ici deux précisions philologiques : *dilectus* vient de *diligere* : c'est l'*agapè* du grec, un amour qui met sa complaisance en l'autre ; la *dilectio* consiste à aimer d'une affection fondée sur le choix et la réflexion.

Uti a donné naissance au mot « utilité » ; mais en latin, le verbe n'a pas la nuance utilitariste qu'il a en français. L'auteur veut dire ceci : notre dilection pour Dieu nous éclaire sur la façon de gérer sainement les relations interpersonnelles.

Une fois ce point bien acquis, c'est-à-dire une fois ton cœur si bien affermi que tu ne veuilles plus être aimé, si ce n'est en Dieu et pour Dieu, je suis alors tout à fait d'accord pour que la

douceur de tes manières, l'humilité de tes services, la courtoisie de ton dévouement te concilient toute l'estime des hommes, et que tous te prennent spontanément en affection, que tous te rendent bon témoignage, au point que la vie religieuse qui te rend estimable deviendra par un juste retour estimable à travers toi. Ainsi se réalisera en toi également, qui es un fils adoptif, la prière du Fils unique : *Père, glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie* (Jn 17, 1) : *voyant la gloire de tes œuvres, les hommes rendront gloire à ton Père* (Mt 5, 16).

Ce qui ne veut pas dire qu'entre l'amour (*dilectio*) de Dieu et l'amour (*dilectio*) du prochain il y ait succession dans le temps, bien qu'il y ait subordination du point de vue du sentiment (*affectio*). C'est en effet tout de suite, dès le début, qu'il faut s'acquitter du premier sans négliger le second, car on ne peut aimer vraiment Dieu sans aimer le prochain, ni aimer le prochain sans aimer Dieu. Et pourtant la charité (*affectio*) bien ordonnée ne peut ignorer lequel des deux amours l'emporte sur l'autre, lequel doit assigner forme et mesure à l'autre et en déterminer la fin.

Guerric d'Igny, *Sermon sur saint Benoît*, 3, 1... 4

Donc, poursuit l'auteur, saint Benoît a bien fait de tenir ensemble les deux « *dilectio* », pour Dieu et pour le prochain ; dans la vie que nous menons concrètement, ces deux amours sont concomitants. Mais si on les considère du point de vue de « *l' affectio* », de l'attachement affectif, il faut reconnaître que la dilection pour Dieu est première, car c'est elle qui entraîne à l'autre – la dilection pour le prochain : elle lui donne forme, elle montre la mesure à avoir et indique la finalité. ■

(à suivre)

Sœur Gaëtane
Abbaye de Clairefontaine